



**FEMMES, ECOLOGIE ET**  
**TRANSMISSION**

---

Notre programme de formation 2014, consacré ~~cette~~ année au thème de la transmission, prévoit une séance d'auto-formation un jeudi par mois. Ces séances sont assurées par les membres des Antigones, et consistent en une courte conférence, suivie de débats, ou en une critique d'ouvrage. L'année s'est ainsi ouverte par une réflexion d'Isabelle sur la crise de la transmission.

Le texte que nous proposons ici, élaboré à la suite de la séance du mois de mai 2014, s'attache à manifester les liens étroits qui unissent chacun des aspects abordés au cours de l'année – crise de la transmission, corps féminin et transmission, capitalisme de séduction sont autant de thèmes de réflexion qui seront convoqués ici. Ayant vocation à ouvrir des pistes de réflexion, ce texte ne constitue pas une analyse définitive, mais esquisse l'élaboration d'une pensée.

Textes liés :

<http://antigones.fr/blog/la-feminite-carburant-du-turbo-capitalisme/>

<http://antigones.fr/blog/antigones-tribune-for-the-ecosprinter/>

<http://antigones.fr/blog/nous-ne-voulons-pas-de-la-performance-economique-pour-unique-avenir/>

<http://antigones.fr/blog/la-crise-de-la-transmission/>

## Introduction

**Le caractère non-viable du système économique occidental est devenu évident. Les écologistes estiment que 20% de la population utilise 80% de la production planétaire** – que les chiffres soient exagérés ou non, le déséquilibre est évident. Le modèle économique occidental ne peut pas être étendu à l'ensemble de la planète. Il ne peut pas même être prolongé tel quel. Il ne s'agit pas ici d'un jugement de valeur, mais d'un simple constat, dépassionné et indéniable. Dans les faits, le développement économique occidental est posé comme idéal à atteindre pour toutes les populations – c'est évident lorsqu'on analyse l'emploi de notions comme le sous-développement, voire même le développement durable (il ne s'agit pas de repenser radicalement le modèle de la croissance productive, mais simplement d'en atténuer l'impact destructeur et les effets secondaires). La question écologique est donc l'un des enjeux essentiels de notre temps – nous ne pouvons pas ne pas l'aborder, surtout au cours d'une année consacré au thème de la transmission : **quel monde allons-nous transmettre à nos enfants ?**

Ce thème de l'écologie sera abordé ici non pas tel quel, parce que nous n'en sommes pas spécialistes – on peut s'adresser pour cela à n'importe quel groupe écologiste un peu

sérieux – et certainement pas sous tous ses aspects, parce que le thème est immense. Il sera abordé en lien avec la question de la femme, de la féminité, et celle de la transmission.

1. **En lien avec la femme**, parce que la façon dont on traite le corps de la femme, la vie qu'elle porte, etc. est très proche de celle dont on traite la terre et ses fruits ; parce que la terre a toujours été considérée comme un principe féminin – sans nous interroger pour l'heure sur le bien-fondé de cette assimilation ; parce qu'il est avéré que les femmes se sentent particulièrement concernées par la crise écologique, qui les touchent de plein fouet elles et leurs enfants. Cette première partie nous donnera l'occasion de faire le point sur quelques-uns des aspects de la crise écologique.

2. **En lien avec la transmission**, parce que, très schématiquement et en idéalisant les choses, **la société moderne a remplacé les notions de transmission, d'équilibre** (homme-nature-cosmos), **de valorisation** (de la nature et de toute forme de donné), **par le triptyque innovation, croissance productive, transformation**. La courbe exponentielle de ce paradigme est en grande partie responsable de la crise écologique que nous vivons. La rupture de transmission, telle que nous l'avons étudiée dans [l'une de nos précédentes conférences](#), aboutit à une société *fonctionnaliste*, un monde de moyens qui a perdu sa finalité, comme le dit très bien [Gunther Anders](#). La deuxième partie de ce travail sera l'occasion de développer une vision globale des racines et des implications de la crise écologique, une vision de femmes puisqu'elle est la nôtre, en lien avec les réflexions déjà menées lors de nos précédentes séances de travail sur la transmission. Vision de femmes, mais pas nécessairement féminine et encore moins féministe – une pensée de femmes en action tout simplement.

3. Dans la dernière partie seront enfin esquissées quelques **pistes positives et concrètes**, spirituelles et pratiques, pour sortir de cette crise écologique. En quoi les femmes peuvent-elles être un levier particulièrement intéressant pour cette sortie de crise ?

## .I.

### Les femmes et l'écologie

#### 1. *Les femmes particulièrement concernées ?*

[L'un de nos premiers textes](#) analysait, sur base de la critique sociale menée par Michel Cloucard, le lien entre la féminité et la crise du « capitalisme de la séduction » caractéristique de notre époque. La double instrumentalisation de la femme comme outil de vente, et comme acheteuse et consommatrice, fait de la féminité le carburant d'un « turbo-capitalisme » de seconde génération. L'image de la « jeune fille », jolie, légère, frivole, consommatrice, irresponsable, sexuellement attirante sans avoir l'âge d'être mère, fonctionne comme le nouveau modèle de notre société ; ce nouveau modèle est la « figure terminale » du capitalisme de la séduction : il ne concerne pas seulement les femmes, mais

chaque personne, chaque consommateur est appelé à s'y identifier. A ce titre, la « part féminine » de la société occidentale est particulièrement concernée par la crise écologique, qui n'est que l'un des aspects de la crise d'ensemble de notre modèle socio-économique. Elle est encore en première ligne quant à l'impact des produits de grande consommation (des produits ménagers à la médecine, en passant par les vêtements et les ondes basse fréquence) sur la santé de ses enfants et sur la vie qu'elle porte. Quelques exemples bien concrets, dont l'approfondissement est laissé à la liberté du lecteur *via* les nombreux liens insérés dans ce texte, qui renvoient chacun vers une analyse approfondie, une référence, ou une information déterminée.

**Industries cosmétiques.** L'impact de l'industrie cosmétique est loin d'être anodin. Voir [ici](#) pour un site consacré à ce sujet, et également [ici](#) pour une synthèse de l'impact environnemental. La prétendue « cellulite », symbole de disgrâce, pseudo-maladie inventée (voir [ici](#) et encore [là](#)) pour le plus grand bien des marchés para-pharmaceutiques qui ne tarissent pas en produits miracles plus inutiles les uns que les autres, est un cas particulièrement intéressant.

**Contraception et ménopause.** La pilule est un médicament hormonal qui entraîne des effets secondaires parfois lourds sur son propre corps et sur l'environnement,<sup>1</sup> depuis les [perturbations de la vie sexuelle des crapauds](#) jusqu'aux risques sur la santé des femmes – voir [ici](#) et [là](#), et encore [là](#). Dans le même registre : la ménopause, qui n'est somme toute qu'une étape de la vie, a été [transformée en quasi-maladie](#) pour le bénéfice des industries pharmaceutiques, tout comme la « cellulite » (*cf. supra*).

**Médecine.** C'est souvent lorsqu'elle veulent avoir un enfant, en période de grossesse, ou pour le soin des enfants, que les femmes s'interrogent parfois radicalement sur les méthodes de la médecine agréée, les produits et les effets secondaires de notre consommation médicale. La pression des lobbies pharmaceutiques est [connue](#) et la liberté des parents parfois [compromise](#). Le monopole d'une forme de [médecine « conventionnelle » hégémonique](#) laisse [peu de place](#) aux alternatives « naturelles », qui se veulent respectueuses de l'environnement et de la [globalité de l'être humain](#).

**Alimentation.** Voir [ici](#) le site de Corinne Gouget, auteur d'un [ouvrage](#) sur les risques des additifs alimentaires, et [ici](#) une expérience de suppression des additifs dans l'alimentation des enfants. Une liste rouge des additifs dangereux est disponible [ici](#). Vous trouverez [ici](#) une version PDF du livre d'H. Barbier, *Additifs alimentaires : ce que cachent les étiquettes*.

**Toxiques.** Voir [ici](#) les statistiques en temps réel des rejets toxiques. La question des toxiques ne concerne pas que les océans : le maintien de produits ménagers hautement toxiques dans le commerce, [pouvant entraîner la mort](#) a de quoi scandaliser, lorsque l'on sait à quel point les alternatives sont [simples](#).

**Vêtements synthétiques.** Leur impact [sanitaire](#) (voir aussi [là](#)), [environnemental](#), [social](#), est connu. Voir à ce sujet le [livre](#) des docteurs A. Maria et B. Clément, *Ces vêtements qui nous tuent*.

---

<sup>1</sup> l'impact environnemental fait toutefois débat : <http://effetsdeterre.fr/2011/01/25/la-pilule-ne-feminise-pas-les-poissons/>

**Biberons et jouets.** Savez-vous que la plupart des jouets pour enfants commercialisés ont un degré de [toxicité](#) important ? Que certains biberons peuvent comporter des [risques](#) pour la santé des enfants ?

La toxicité de notre environnement quotidien, néfaste pour la santé humaine aussi bien que pour notre environnement, est d'autant plus alarmante que les solutions éventuelles sont verrouillées d'avance par les intérêts financiers et économiques qui s'y jouent. Femmes et enfants sont indéniablement des cibles privilégiées.

Si donc les femmes peuvent se sentir particulièrement concernées dans leur quotidien par la question écologique, et symboliquement impliquées lorsqu'il s'agit de respect de la terre et du vivant sous toutes ses formes, cette question intéresse évidemment l'ensemble de la société. Nous ne chercherons pas ici à gloser sur une *green attitude* de bon ton, mais à dégager la portée de cette problématique à l'échelle de la société. Une focalisation sur trois problèmes concrets (l'industrie semencière, le traité transatlantique, et l'élevage intensif) servira de base à une appréhension plus globale des enjeux, touchant les femmes et donc l'ensemble de la société.

## **2. Focus sur : les semences, le TAFTA (TIPP), l'élevage**

- **Semences de vie**

On estime aujourd'hui que 75% de la biodiversité a été perdue au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Alors que la notion de patrimoine naturel est aujourd'hui [reconnue comme telle](#), et que ce patrimoine naturel fait l'objet d'un [inventaire officiel](#) assorti de [mesures de protection](#), la réalité socio-économique contredit ces démonstrations de bonnes intentions. On observe un clivage profond entre, d'une part, une volonté de conservation tendant à la [muséification](#) des [paysages](#) et des espèces animales et végétales (le tout-patrimoine), et d'autre part une logique de la croissance productive fondée sur l'instrumentalisation de la nature. Cette opposition frontale de deux logiques antagonistes hermétiques l'une à l'autre ne peut que stériliser le débat et l'action publique. La notion de « [bien commun](#) », de plus en plus utilisée dans les débats portant sur la transmission du « patrimoine » naturel, pourrait devenir opérante et unificatrice, à condition d'une révision profonde de la logique économique.

A l'heure actuelle, les politiques publiques en matière économique vont à l'encontre d'une telle unification. L'obligation de ne commercialiser que des variétés végétales inscrites au catalogue officiel de l'UE soumet le marché des semences à la pression des lobbies de l'industrie semencière. Pour rappel, on estime que 75 % du marché mondial de semences est contrôlé par seulement dix multinationales, [Monsanto](#) en première position, dont la plupart sont également de grosses firmes de l'industrie chimique : Monsanto, Syngenta, BASF, Bayer, DuPont et Dow Chemical se partagent également les trois quarts du marché mondial de pesticides, estimé à 44 milliards de dollars en 2011. Cet oligopole de six entreprises agrochimiques possède également 75 % des budgets privés de recherche sur les croisements végétaux et 100 % du marché des semences transgéniques, les OGM. Article détaillé [ici](#). La firme Monsanto est notamment impliquée dans le scandale des

[semences stériles et semi-stériles](#) surnommées « Terminator » et « Traitor ». Voir [ici](#) pour une critique nuancée de ce débat.

Les discussions récentes autour de [la loi sur les contrefaçons](#), finalement votée avec une [exception agricole](#) laissant libre la reproduction de 21 espèces végétales, et de la « [Loi d'avenir Alimentation, agriculture, forêt](#) » ont été l'occasion de débats dénonçant les monopoles de l'industrie semencière et le brevetage du vivant (voir [ici](#) et [là](#)). Voir [ici](#) un dossier complet sur la question des semences, et [ici](#) un exemple parlant de condamnation pour « légumes clandestins » (!).

Dans une agriculture productiviste, point de semences sans pesticides. La France est première utilisatrice de pesticides au niveau européen, et troisième au niveau mondial. De même que pour les vaccins, un agriculteur aujourd'hui peut se voir [imposer l'utilisation d'un pesticide](#). Rappelons ici pour mémoire le [scandale écologique du chlordécone](#) aux Antilles françaises (voir [ici](#) et [là](#)) : les sols guadeloupéens seraient stérilisés pour 100 ou 200 ans, suite à l'utilisation sans précaution d'un pesticide chimique utilisé pour lutter contre le charançon de la banane. Voir [ici](#) la synthèse officielle publiée par l'INSERM et l'InVS. Selon [certains](#), la pollution ne devrait disparaître totalement que dans 7000 ans (Zut, on n'avait pas fait exprès que le chlore déconne).

Et si « productivité » rimait avec « stérilité » ? Si la fécondité de la terre est passée sous contrôle des industries semencières et autres firmes agrochimiques, au risque d'« accidents » stérilisateurs (*cf. supra*), la fécondité du corps de la femme est quant à elle étroitement contrôlée, dominée, voire franchement passée sous silence grâce aux techniques médicales et pharmaceutiques modernes, pour le plus grand bénéfice financier des laboratoires et des pharmacies. Pourquoi préférer l'ingestion d'un *médicament* stérilisateur à une régulation naturelle des naissances, dont les mécanismes sont pourtant parfaitement connus ? Le premier [intéresse les marchés](#), tandis que la seconde n'engage que la liberté des couples. La mise au pas du corps féminin possède en outre l'avantage insigne de rendre les femmes parfaitement disponibles dans le monde du travail et de la production – au point que des entreprises comme Facebook et Apple proposent aujourd'hui à leurs salariées, sous couvert d'égalitarisme, une [aide financière pour la vitrification de leurs ovocytes](#) : cette technique est censée permettre aux femmes de différer leur grossesse pour favoriser la progression de leur carrière...et les profits de l'entreprise, alors que le succès de la méthode est [discuté](#). La « vitrification ovocytaire de convenance » faisait l'objet l'an dernier d'un [premier symposium international](#) à Barcelone. *Nihil novi sub sole* : le lien entre la perte du sens de la fécondité de la terre, dégradée en productivité, et la mise au pas artificielle du corps de la femme était déjà remarquée, à l'époque, par [Ovide](#).

- **Le TIPP (ex-TAFTA), et la manipulation génétique du vivant**

Un accord de libre-échange entre les Etats-Unis et l'Union européenne, préparé depuis une dizaine d'années, est officiellement négocié depuis l'été 2013 ; le mandat de négociations, téléchargeable [ici](#), n'a été [rendu public que cet automne](#), après des mois de négociations menées dans l'opacité. Il a pour but de constituer un marché commun de 820 millions de consommateurs, qui représenterait la moitié du PIB mondial et le tiers des

échanges commerciaux : pour ses défenseurs, il pourrait faire gagner jusqu'à 0,05 points de PIB par an aux économies américaine et européenne, boostant les échanges et les créations d'emplois. Les négociations, menées par la Commission européenne de ce côté de l'Atlantique, sont censées aboutir en 2015. Le traité devra alors être validé par les Vingt-Huit Etats-membres de l'Union européenne, puis voté par le Parlement européen. Schématiquement, le TAFTA/TIPP vise : la suppression des tarifs douaniers, l'harmonisation progressive des réglementations de part et d'autre de l'Atlantique, et la mise en place d'un mécanisme de règlements des différends entre les entreprises et les Etats. Voir [ici](#) une note critique du Parlement européen adressé à la Commission européenne à propos de son étude d'impact du TIPP. L'Ile de France et la Provence se sont prononcées contre ce traité de libre-échange, ainsi qu'un certain nombre de communes françaises.

Le débat autour des risques sanitaires porte sur des sujets phares, comme les [OGM](#) ou le [traitement des volailles au chlore](#), quoiqu'il soit difficile de savoir à quel point les normes européennes et françaises seront sacrifiées ou non dans ce traité. Mais il est certain que l'agriculture française va en pâtir, et que nos normes devront s'adapter – notamment avec la [possibilité pour les entreprises d'intenter des procès aux Etats](#), un sujet très controversé.

La législation européenne concernant les OGM est assez stricte (étiquetage obligatoire, études d'impact sanitaire, etc.). La France a suspendu sa production d'OGM (décision de 2011); l'Autriche, la Bulgarie, la Hongrie, la Grèce, le Luxembourg et l'Allemagne ont également suspendu cette culture sur leur territoire. Mais le TAFTA pourrait remettre en cause ces dispositions, d'autant que la Commission européenne a déjà annoncé sa volonté d'autoriser certaines cultures d'OGM dès 2015. En outre, les lois européennes n'interdisent pas les importations d'OGM que nous mangeons tous les jours transformés en œufs, viandes et autres produits laitiers. Elle n'interdit pas non plus les nouveaux OGM cachés et brevetés qui envahissent nos champs : tournesol, maïs et colza rendus tolérant aux herbicides. N'étant pas étiquetés, ces produits passent inaperçus auprès des consommateurs qui n'en veulent pas. En France, la FNSEA – Xavier Beulin en tête – est fervente partisane de l'innovation et de la biotechnologie pour augmenter les performances agricoles. Les OGM ne concernent pas que les champs de céréales : à nos portes, il existe le maïs OGM de Monsanto, mais aussi les [moustiques pesticides OGM](#), et les [poissons d'aquarium OGM](#) flous, parce que ça fait joli dans un appartement bourgeois.

Les biotechnologies et le génie génétique mis en œuvre dans la production des OGM ne sont pas sans évoquer les manipulations médicales du vivant dans le cas des fécondations *in vitro* et procréations médicalement assistées. Parmi de nombreuses voix dénonçant le risque de dérives eugénistes, le philosophe allemand Jürgen Habermas parle d'une marche vers l'« [eugénisme libéral](#) ». Si le phénomène de marchandisation de la vie humaine n'en est qu'à un (nouveau) début, la technique offre des possibilités étendues à la [sélection génétique des embryons](#), déjà pratiquée par ailleurs.

- **L'industrie animalière : poussins mâles et bouses de vache**

Le 17 avril circulait une [lettre ouverte](#) de Xavier Beulin au Président François Hollande pour protester contre la modification juridique du statut de l'animal dans le Code civil, qui constituait selon lui une concession au lobby animaliste. Les inquiétudes de Xavier Beulin sont amplement justifiées, dans la mesure où une réelle modification du statut de l'animal, vers une notion de respect du vivant en tant que tel, impliquerait un renoncement au modèle agricole intensif et productiviste aujourd'hui en vigueur. Focus sur : le sort des poussins mâles, et l'invention de la vache à bouse.

Dans le monde des poules pondeuses, être un mâle n'est pas franchement de bon augure. Une [vidéo](#) a circulé récemment, dénonçant le sort des poussins mâles dans les élevages de poules pondeuses. Une caméra cachée, installée dans l'usine par un groupe de militants, filme le tri entre poussins femelles, qui donneront nos surproductives poules pondeuses de batterie, et poussins mâles non rentables. Les poussins mâles, entassés sur des tapis roulants comme on manipulerait des objets sans valeur, sont envoyés tout droit à la broyeuse – et vivants.

Quant aux vaches, c'est pour leurs bouses qu'elles intéressent : Michel Ramery ([magnat du BTP](#)) a monté le projet de la ferme-usine des mille vaches dans le village de Drucat près d'Abbeville, dans la région picarde où il avait pu déjà, grâce à certaines [accointances](#), obtenir de (très) nombreux marchés publics. Voir [ici](#) le dossier très abondant du webzine Reporterre, et [ici](#) un article de synthèse sur els trois dernières années. Dans cette usine à vaches s'entasseront près de 1000 vaches à lait et 750 veaux, avec une moyenne de 7m<sup>2</sup> par animal. Pour rappel, le troupeau moyen en France compte [une cinquantaine de vaches](#). Compte tenu de la [crise du marché laitier](#), la pertinence économique de l'entreprise pourrait sembler douteuse – en réalité, c'est essentiellement pour leurs bouses que ces vaches sont intéressantes : à côté de l'élevage, la société veut implanter un [méthaniseur](#), qui transformerait en électricité le biogaz obtenu par chauffage et fermentation des bouses. La promotion de cette technique fait l'objet d'un véritable [plan d'action gouvernemental](#). Voir [ici](#) une description détaillée du procédé. Avec 1750 vaches, on obtient *in fine* beaucoup d'électricité, avec un tarif de rachat fixé à 15,2 centimes d'euros par kWh. La machine à fermenter aura une puissance de 1,5 mégawatt, alors qu'en moyenne, les 82 méthaniseurs français produisent 0,12 MW. Les pro-méthanisation vendent ce concept comme écologique, prétendant en faire un [moyen de lutte contre les algues vertes](#) – or il s'avère que la méthanisation peut même [accroître la quantité finale d'azote](#) rejetée dans la nature. La baie de la Somme sera-t-elle à son tour défigurée par la prolifération des algues ?

La dévaluation du vivant, réduit à sa valeur marchande, est un sujet à ne pas prendre à la légère : si la vie animale est ainsi traitée, qu'en est-il de la vie humaine que chaque femme peut porter en elle ? Des avortements sélectifs de convenance, motivés par le sexe du bébé, ont déjà fait scandale au niveau international, et [pas seulement en Chine ou en Inde](#), si bien que le Canada [s'interroge](#) sur une éventuelle interdiction de dévoiler le sexe du bébé avant avortement. L'usine à bébés semble tenir encore du fantasme plus que de la réalité... [et pourtant](#). Où est la limite ? Le traitement des embryons et fœtus avortés

parmi les « déchets hospitaliers », destinés à être incinérés et « [recyclés](#) » en énergie utilisable pose également de lourdes questions quant au statut de la vie humaine.

Il est urgent de développer une analyse globale de la logique socio-économique, philosophique aussi, qui sous-tend l'ensemble de ces pratiques. Considérer isolément chaque problématique, comme s'il s'agissait d'épiphénomènes localisés qu'une mesure *ad hoc* pourrait guérir, conduit à l'aveuglement quant aux causes profondes et à l'envergure véritable du problème – car il s'agit de notre civilisation. Les parallèles constatés entre l'instrumentalisation de la nature et la dévaluation du féminin et de la puissance de vie que portent les femmes révèlent de façon particulièrement saisissante l'existence de cette logique d'ensemble.

### **3. Le féminin et la terre**

L'homologie entre le féminin et la terre fait partie d'un héritage symbolique universel : les hommes ont toujours perçu des similitudes très fortes entre les rythmes de la nature et ceux du corps de la femme, cycles lunaires et féminins, entre la fécondité de la Terre, que sacralisent les religions archaïques, et la puissance de vie du corps féminin. Cette homologie peut aussi bien jouer en faveur d'une valorisation très forte du féminin, ou au contraire d'une dévaluation lorsque domine un dualisme manichéen matière/esprit fait d'une domination univoque de l'un sur l'autre. Nous suivrons ici la lecture de [Michel-Maxime Egger](#) :

« La modernité a sonné le glas en Occident de Dame Nature et de la terre mère. En même temps, elle a perpétué – mais négativement – toute une imagerie sexuelle des relations de l'homme à la nature. Celle-ci est devenue, chez un pionnier de la pensée scientifique comme le philosophe Francis Bacon (XVI<sup>e</sup> s.), l'équivalent d'une femme à « assujettir », « contraindre » ou « dominer ». Au point d'en faire une « esclave », de vouloir la « pénétrer » et la « violer » jusque dans ses moindres « coins et recoins » pour lui arracher ses secrets. Bacon voit « la science à venir comme une 'naissance masculine' qui déboucherait sur 'une race bénie de héros et de surhommes' ». Il proclame que la nature « se dévoile plus nettement sous les contraintes et les tourments que lui inflige l'art [les appareils mécaniques] que lorsqu'elle demeure livrée à elle-même ». (R. Sheldrake, *L'âme de la nature*, Albin Michel, 2001.) La culture patriarcale (...) a défini les femmes comme inférieures (car proches de la nature) et les hommes comme supérieurs (car liés à la culture). Autrement dit, les femmes seraient naturellement plus proches du corps, de la matière, de la terre voir du sexe (plaisir et procréation) – toutes choses vues comme des faiblesses. L'homme, au contraire, serait du côté de l'esprit et de la raison. (...) A l'instar de la nature, la femme a été soit idéalisée d'une manière romantique, soit dénigrée. D'un côté, la mère nourricière et le havre de paix ; de l'autre, la sauvage irrationnelle et chaotique qu'il faut contrôler, investir et exploiter comme un objet pour en jouir. » (*La Terre comme soi-même. Repères pour une éco-spiritualité*, éd. Labor et Fides, 2012, p. 55-56.)

Ce dualisme de l'esprit (agissant) et de la matière (pure passivité), s'il a structuré les représentations culturelles des relations homme/nature et homme/femme, influence également le rapport des femmes à leur propre corps : la liberté se conquiert aujourd'hui au prix de la domination de son propre corps par la technique, voire de sa négation. Ces

quelques réflexions nous permettent de toucher du doigt l'une des racines les plus profondes de la crise écologique, et civilisationnelle, propre à notre époque.

## .II.

### **Analyse de la crise écologique : essai d'interprétation globale**

#### **1. Crise de la rationalité occidentale**

- **Le cloisonnement dualiste de la culture occidentale**

Ce dualisme (hiérarchisé) entre valeurs masculines et féminines appartient, selon Michel-Maxime Egger, à un mode de pensée paradigmatique de la modernité occidentale, profondément dualiste - à tel point que l'auteur parle d'une « addiction au dualisme » qui cloisonne la réalité de façon manichéenne. A partir de la fin du Moyen Age en Europe, la culture occidentale « passe à une conception dualiste des choses. Tout est de plus en plus séparé : l'incrédible et le créé, l'humain et la nature, l'esprit et la matière, l'âme et le corps, la foi et la raison, la nature et la culture, etc. La crise écologique puise ses racines dans ces dualismes réducteurs, d'ordre à la fois théologique, anthropologique et cosmologique. »

1. *Cloisonnement théologique.* La crise écologique est un phénomène caractéristique de l'Occident moderne athée – non pas athée au sens conceptuel (la négation du Dieu personnel conceptualisé par le monothéisme occidental), mais en un sens plus radical permettant d'inclure le théisme philosophique, et même certaines formes de christianisme, sous ce qualificatif. Le monde, la nature de l'Occident moderne sont « athées » au sens où elles sont désertées par le divin, si bien que nulle sacralité n'imprègne plus la nature habitée par les hommes. La nature chosifiée est réduite à un statut purement instrumental, puisqu'elle est une matière que ne pénètre plus aucun esprit.

Cette séparation entre le divin et le monde est récente dans l'histoire de l'Occident. La rupture prend place au cœur du XIV<sup>e</sup> siècle, dans l'univers de la scolastique médiévale, et se fonde sur une séparation tendancielle, et de plus en plus franche, entre le « naturel » et le « surnaturel ». Alors que l'ensemble des traditions spirituelles antérieures se caractérisait par une profonde interpénétration des différentes dimensions du réel et par une dimension sacrée ou mystérieuse qui transverbérait l'ensemble de la réalité, le Moyen Age scolastique définit deux domaines de réalités de plus en plus étanches l'un à l'autre : d'un côté le domaine de la « nature » totalement conceptualisable par la raison et dépourvu de sacralité propre ; de l'autre, la « surnature » – domaine des miracles et des vérités inaccessibles à l'intelligence. Le mystère et la sacralité, qui étaient la manifestation à même la nature d'une autre dimension de l'être, une dimension transcendante, a disparu. Le cosmos, devenue a-thée au sens premier, est désormais réductible à des lois mathématiques et rationnelles : on peut parler avec Philippe Descola d'une « naturalisation de la nature ».

2. *Cloisonnement cosmologique*. En conséquence, le monde naturel est désormais « sans gloire propre », pour reprendre encore les mots de M.-M. Egger – la « gloire » étant prise ici en son sens biblique (poids et rayonnement de l'être). Le monde devient « une réalité en soi, close et indépendante, séparée de Dieu et de l'être humain », et « la nature est transformée en une mécanique sans maître, dépourvue d'intelligence, de créativité et de vie. » Les lois qui régissent cette nature, immuables et impersonnelles, « sont non seulement dissociées des lois ontologiques et éthiques, mais (...) anéantissent la dimension symbolique de la nature. Le nouveau paradigme célèbre le règne de la quantité, considérée comme seule objective, car mesurable. (...) La nature n'est plus un sujet, mais un objet. » (*Ibid.* p. 51).

3. *Cloisonnement anthropologique*. Coupé de sa relation au divin et de son ancrage dans le cosmos, l'être humain lui-même se trouve mutilé de ses dimensions les plus profondes. M.-M. Egger résume ce déséquilibre en quatre concepts interdépendants : humanisme horizontal, anthropocentrisme, individualisme et androcentrisme.

*L'humanisme horizontal*, c'est l'homme privé de cieus. Les formes les plus anciennes de notre anthropologie reconnaissaient en l'homme une structure ternaire : corps, âme rationnelle et intellect spirituel qui rendait l'homme capable du divin, dans la tradition néoplatonicienne (voir [ici](#) un article de Michel Fromaget sur ce type d'anthropologie ternaire) ; corps, esprit et « cœur » comme siège de l'unité de la personne, et lieu de la relation à Dieu, pour la [tradition biblique](#). Dans la spiritualité traditionnelle de l'Orient hindou, l'[Anahata](#) tient une fonction similaire de centre de l'unité de la personne. La modernité occidentale au contraire réduit l'être humain à une dualité fondamentale – corps matériel et âme rationnelle. Le « cœur » est alors assimilé au sentimental, à l'émotionnel, bref, à l'inessentiel. Pour M.-M. Egger, cette mutilation occulte ce qui, en l'homme, est le lieu du lien avec le sacré et le divin – si bien que « l'individu prométhéen, assoiffé de pouvoir sur la nature, a pris le pas sur la personne, consciente de sa vocation de « pont » entre les cieus et la terre. » (*ibid.* p. 53).

*Anthropocentrisme exacerbé*. Une fois Dieu relégué dans les cieus, et le cosmos réduit à sa dimension « naturelle » (c'est-à-dire non-divine ou a-thée), « l'homme en est venu à se considérer comme le seul être doué d'un « esprit ». Ce statut lui a donné tous les droits et lui a conféré une suprématie aussi inaliénable qu'aliénante. » (*Ibid.* p. 53). L'héritage du protestantisme, qui insiste sur le rapport direct et individuel de l'homme à Dieu, a radicalement exclu de sa théologie tout ce qui, dans la religion chrétienne, pouvait être assimilé à des formes de polythéisme païen – comme le culte des saints et des anges, les sources miraculeuses, la théologie orientale des « énergies divines », ou encore l'idée d'un salut cosmique très présent dans la théologie des premiers Pères de l'Église. La suppression des médiations sacrées, essentiellement polymorphes, entre l'homme et Dieu, met littéralement à nu le monde naturel : l'homme est désormais à proprement parler le seul être spirituel sur une terre désacralisée, et la nature est l'instrument matériel de son bonheur terrestre, soumise à la domination de ce dernier (selon le commandement divin de *Genèse* 1, 28). Sur cette base, l'athéisme moderne n'aura qu'à nier Dieu pour consacrer le culte d'un homme devenu mesure de lui-même aussi bien que de toutes choses, unique

sujet de droits, et propriétaire de la nature, au moins en tant qu'espèce sinon individuellement.

*Individualisme.* Ainsi dé-naturé et coupé du divin, l'homme est privé de la dimension fondamentalement relationnelle de son être : il n'est plus un « être à la fois unique et en communion avec Dieu, le cosmos et les autres » mais « une monade condamnée à la solitude, seul sujet dans un monde d'objets, unique vivant dans un cosmos inerte. » (*ibid.* p. 54-55) La nature devient alors un stock de ressources à exploiter pour la réalisation individuelle des hommes, et la très ambiguë prospérité économique de leurs sociétés.

*Androcentrisme.* Cet idéal de l'homme prométhéen, seul être doué d'un esprit de plus en plus assimilé à la seule raison instrumentale, coupé de sa dimension relationnelle au profit d'un idéal d'autonomie individuelle fondée sur la domination d'un monde d'objets, possède des résonances fondamentalement masculines – s'il est vrai que l'homme masculin est caractérisé par une rationalité volontiers plus cloisonnante et objectivante que la femme ([Edith Stein](#)), et porté vers une réalisation individuelle acquise par séparation et différenciation ([Carol Gilligan](#)). Cette hégémonie d'un principe masculin mal compris consacre la primauté de l'action (transformatrice et démiurgique) sur la contemplation, de l'agir sur l'être.

Ce dualisme masculin/féminin, explicitement hiérarchisé, se superpose à ceux que nous avons énumérés ci-dessus, pour jouer à plein dans le mécanisme de domination de la nature par la technoscience – la rationalité agissante étant assimilée au masculin, la naturalité passive au féminin. Voir plus haut le §3, « le féminin et la terre ».

### • Un réductionnisme de la connaissance

L'existence d'un « paradigme dualiste » dans la rationalité de l'Occident moderne signale un point qui n'est que très peu pris en compte dans les analyses de la crise écologique et de ses racines. Cette dernière est la plupart du temps interprétée au moyen d'une [grille de lecture éthique](#) – impératif moral du respect de la nature, de la responsabilité vis-à-vis des générations futures, etc. L'« éthique du [care](#) », parfois remodelée en « [éthique de la vulnérabilité](#) », est ainsi de plus en plus [appliquée à l'environnement](#) – un effort consacré en France par l'institution universitaire (voir [ici](#) et [là](#)). Plus encore, cette grille de lecture est souvent simplement utilitaire et centrée sur le rapport moyens-fins – si la croissance doit pouvoir continuer dans de bonnes conditions, il faut prendre les moyens nécessaires pour [rendre notre développement « durable »](#) (voir [ici](#) un point de vue critique sur cette notion). Or l'enjeu n'est pas de [verdir la croissance](#) et ses moyens (voir aussi [ici](#)), et dépasse même la question d'une « moralisation » de notre rapport à la nature. La question de notre rapport à la nature engage, bien plus profondément, notre façon de percevoir et de comprendre la réalité – elle possède en profondeur une dimension épistémologique et cognitive (*op. cit.* p. 57). Que prétendons-nous savoir de la nature ? Quel regard portons-nous sur elle ?

1. *Primauté de la raison instrumentale.* Le point fondamental est la consécration de la primauté de l'intelligence *rationnelle* ou « calculatrice » de l'homme, qui, du statut

purement instrumental qui lui était dévolu, passe désormais au premier plan et occulte ce que l'on peut appeler l'intelligence *sapientielle* ou sagesse contemplative de l'homme. Car l'intelligence sapientielle ne se limite pas à faire usage d'une rationalité instrumentale : elle mobilise le cœur même de l'homme, siège de l'unité de son être et lieu de sa relation la plus profonde avec la réalité. Cette intelligence sapientielle permet à l'homme de connaître la réalité d'une manière qui transcende les limites de son *ego* et de sa rationalité propre : elle est la source non pas d'une connaissance rationnelle dite « objective », mais d'une *communion* avec la dimension intérieure des êtres – de l'autre homme comme de la nature ou du divin, dans une conscience profonde de l'unité ontologique du réel. Le langage de cette « intelligence sapientielle » est celui de la symbolique (des symboles mythologiques au Symbole de Nicée-Constantinople), au sens où le *symbolon* est ce qui réunit en soi deux dimensions de l'être.

L'exaltation de la rationalité instrumentale consacre l'indépendance de l'intellect rationnel vis-à-vis du cœur, désormais assimilé au « sentiment », à l'« affectivité », donc source de « subjectivité » et de perturbations de la logique rationnelle. La dégradation de l'activité rationnelle est inéluctable, dès lors que la raison se trouve isolée des autres dimensions de l'être (le cœur, les émotions, le corps, la nature à laquelle corps et esprit sont liés), dans une orgueilleuse et dérisoire autonomie. « Avec le rationalisme, toute la connaissance semble réduite à une seule fonction (mentale et rationnelle) au détriment des autres (intuitive, sensorielle, imaginaire, symbolique, spirituelle). L'effroi sacré d'un Pascal devant « le silence éternel des espaces infinis », l'émerveillement face aux splendeurs de la création, le sentiment d'une présence au sein de la nature, toutes ces expériences ne relèvent plus que de la pure subjectivité et de l'émotion. Elle participent d'une sensibilité poétique – à la manière des romantiques – ou d'une mentalité primitive caractéristique de certaines ethnies ou de l'enfance. » (*Ibid.* p. 58)

2. Une pensée qui divise et décompose. Ce mode de pensée rationaliste, caractérisé par une logique binaire, une approche par réduction et segmentation, et une organisation du savoir compartimentée en disciplines, interdit d'aborder avec justesse les questions les plus fondamentales posées par la crise écologique (*Ibid.* p. 59).

*Logique binaire.* La question du statut du vivant par exemple, que nous évoquions ci-dessus, est de celle qu'une logique « binaire » ne peut trancher : ou bien tout être vivant doit être respecté comme porteur d'une dimension transcendante, et c'est le règne des vaches sacrées et du végétalisme ; ou bien la nature toute entière est au service de l'homme et de ses sociétés, et c'est l'ère de l'exploitation illimitée d'une nature-objet, réduite à un statut purement matériel. Il en résulte l'anéantissement de la complexité du réel, et de la dimension de mystère qui l'habite – caractérisée par le paradoxe.

*Réduction et segmentation.* La pensée occidentale analyse et décompose, comme si l'on pouvait rendre compte d'une réalité en expliquant chacun des éléments dont elle est constituée. Cette approche excessivement analytique ruine toute appréhension holiste de l'homme et de la nature comme complexes relationnels, caractérisés par l'interdépendance. Elle interdit en outre de percevoir le sens global d'une réalité et la dimension qui transcende en elle la matière. Expliquer l'animal en disséquant ses organes, la spiritualité de l'homme en analysant les réactions de ses neurones, le monde et la nature

en examinant la composition des sols et la structure ADN des végétaux, c'est prétendre donner le sens de la cathédrale en expliquant de quel matériau en sont les pierres, abstraction faite de son principe d'unité.

Cette approche par segmentation se reflète encore dans la *structure du savoir, compartimentée en disciplines* universitaires étanches les unes aux autres : sciences humaines d'une part, neurologie et biochimie moléculaire de l'autre, écologie (comme science de l'écosystème) ailleurs encore... Or la crise écologique reflète une crise globale de notre civilisation, dans laquelle convergent une pluralité de dimensions – biologique, écologique, économique, éthique, politique, épistémologique, etc. dont on ne peut saisir l'articulation et l'unité qu'en refusant leur cloisonnement. La croyance dans le pouvoir quasi-salvateur de la technoscience, censée apporter elle-même la solution aux problèmes écologiques qu'elle a créés, est emblématique de notre myopie et de notre incapacité collective à saisir l'interpénétration des dimensions que notre modernité sépare.

- **Disjonction faits/valeurs**

L'autonomisation de la raison, séparée des autres dimensions de l'être, joue à plein dans la disjonction moderne entre faits et valeurs : ne compte pour la science que le domaine des *faits objectifs* (dans le domaine qui nous intéresse, par exemple, les chiffres objectifs de la croissance, du niveau de vie, de la dégradation environnementale, etc.), toute considération portant sur le *sens* de l'existence humaine, de la morale, de la relation homme-nature – bref, toute question authentiquement philosophique, étant rejetée dans le domaine subjectif et fluctuant des « valeurs ». Cette dichotomie faits/valeurs invalide radicalement les prétentions du discours philosophique, ou simplement éthique, à imposer des limites à la technoscience et aux pratiques économiques. Si toute science est un savoir par définition autonome, régi par ses règles propres, n'admettant comme unique référence que les « faits » (économiques, biologiques, sociologiques, etc.) reconnus comme étant de son ressort, alors le progrès de la « technoscience » ne saurait recevoir aucune limite, puisqu'elle n'admet pas l'interférence de « valeurs » morales (respect du vivant, modération, responsabilité, etc.) extérieures à son domaine propre de rationalité. La « valeur », étant par essence une appréciation subjective du prix à donner à telle ou telle réalité, telle ou telle attitude, elle ne peut s'autoriser d'aucune légitimité pour orienter les pratiques sociales. Un exemple frappant de la nullité de la « valeur » sur le plan strictement rationnel est fourni par le positivisme logique (forme extrême [d'empirisme logique](#)) d'[Alfred Ayer](#), pour qui les concepts moraux sont de pseudo-concepts n'ajoutant strictement rien au contenu formel d'une proposition – ces prétendus concepts appartiendraient au registre de [l'émotionnel](#), donc de l'inessentiel. La résolution de la crise écologique impliquerait donc en profondeur une révision du relativisme de notre modernité – relativisme épistémologique (caractère auto-référencé des savoirs) autant que moral (règne des « valeurs » subjectives).

Cette analyse critique (très sommaire) des paradigmes fondamentaux de notre modernité permettra, nous l'espérons, une interprétation de la crise du modèle économique occidental qui aille au-delà de considérations strictement fonctionnelles – car

il ne s'agit pas uniquement d'un modèle économique : c'est tout un mode d'être de l'homme qui s'y trouve engagé, si bien qu'un auteur comme Christian Arnsperger parle d'une *existence capitaliste* pour désigner les fondements et implications anthropologiques de l'économie occidentale.

## 2. Une crise existentielle

Nous suivrons ici quelques-unes des intuitions formulées par [Christian Arnsperger](#) dans son ouvrage intitulé *Critique de l'existence capitaliste* (voir aussi [ici](#)) : cet ouvrage a précisément pour objet l'épistémologie de la science économique qui nous intéresse, ainsi que les implications anthropologiques de la « croissance ». Nous distinguerons ici deux grands axes d'analyse : l'« existence capitaliste » que dénonce Christian Arnsperger serait caractérisée par son inauthenticité existentielle d'une part [1], et par son fonctionnalisme d'autre part [2].

- **L'inauthenticité de l'existence capitaliste**

1. *Les thèses fondamentales.* Au fondement de la critique du capitalisme par Arnsperger se trouvent un petit nombre de thèses philosophiques fondamentales. Un système socio-économique se présente, dans sa pensée, comme une réalité intersubjective complexe tenant pour l'homme le rôle d'une sorte de « seconde nature ». Cette seconde nature *construite* ne comporte pas seulement des éléments économiques et politiques au sens technique de ces termes : elle implique encore tout un système de représentations sociales et de gestion collective des désirs et des peurs de l'homme – en bref, toute une manière d'être au monde qui se trouve intrinsèquement liée avec tel système socio-économique. La fonction de toute société humaine est d'organiser collectivement l'attitude existentielle de l'homme face à ce que Christian Arnsperger nomme sa « double finitude essentielle » : autrui (je ne suis pas seul au monde), et la mort (ma vie dans ce monde n'est pas éternelle).

Une organisation sociale sera dite *authentique* dans la mesure où elle répond aux besoins de l'homme confronté à cette double finitude, c'est-à-dire dans la mesure où elle fournit aux hommes les moyens *matériels et spirituels* d'une co-existence harmonieuse et d'une appréhension sereine de la mort à venir, dans la pleine acceptation de cette double finitude. La société authentique donne à l'homme les moyens de se construire comme être de relation, et comme mortel. Par opposition, une organisation sociale sera dite *inauthentique* lorsqu'elle est une occultation de la dépendance, et une fuite devant la mort.

### 2. *L'inauthenticité ou le « divertissement »*

Or il se trouve précisément que l'idéologie capitaliste manque de cet ancrage existentiel propre à toute société authentique : incapable de proposer une réponse aux questions existentielles de l'homme, elle les occulte au contraire. En tant que système de gestion collective des désirs et des peurs de l'homme, le capitalisme occidental est un *système* de divertissement au sens pascalien du terme : distrait de son destin mortel par une course effrénée à la consommation jouissive, l'homme se trouve engagé dans une fuite en avant qui occulte la question de sa finitude et de sa mort.

est exclusivement celui d'une réussite professionnelle et économique, à laquelle les préoccupations familiales elles-mêmes se trouvent subordonnées (voir [ici](#)) ainsi que tout le reste : l'idéal de la prospérité matérielle opère comme un consensus social minimum permettant à la société de se développer tout en réservant les questions véritablement fondamentales à l'appréciation subjective de la personne privée. Qu'on se le dise : les questions existentielles, c'est pour le soir et le week-end ! Et encore : la société de consommation (que nous analysons [ici](#)) est riche en ressources de tous genres pour les loisirs de ses consommateurs, et [jusqu'à leur vie privée la plus intime](#) – même [la tendresse platonique se vend](#), à défaut d'amour. A toute question sa suppression, par la consommation et par l'argent. Arnsperger parle ici de « colmatage » de la « brèche existentielle », de remplissage ou encore de gavage – politique de l'autruche à l'échelle collective. Cette fuite devant la finitude mortelle n'est ni un vain mot, ni une métaphore : alors que l'agriculture productiviste prétend éloigner à jamais le spectre du manque, à grands renforts de manipulations génétiques et d'intoxication chimique des sols, les progrès de « La Science » nous font envisager un décès de plus en plus tardif – selon certains, même [la mort pourrait être éradiquée](#) par la technique dans un [futur pas si lointain](#).

Mais ce n'est pas seulement la mort que refuse la société capitaliste, c'est encore la dépendance vis-à-vis d'autrui, le lien social, la solidarité qu'elle refuse : l'individualisme de la société occidentale, avec son idéal de croissance économique indéfinie, donne une non-finitude illusoire à certains au détriment des autres. Et Marx n'avait peut-être pas tort sur toute la ligne dans ses descriptions du pouvoir de l'argent, grande force de dissolution universelle, au sein de la société bourgeoise capitaliste. La GPA en est l'illustration emblématique.

Le capitalisme se déploie ainsi dans une inadéquation existentielle, il est en cela une aliénation au deux sens de ce terme : l'homme se vend, et devient étranger à sa propre destinée humaine. Cet état de fait, cette infrastructure socio-économique, engendre au niveau superstructurel ce que Christian Arnsperger appelle une « rationalité factice » qui se prend pour « la » rationalité, et qui se caractérise principalement par son [utilitarisme](#) dégradé. [Gunther Anders](#) le souligne dans *L'Obsolescence de l'homme* : le monde actuel est devenu un système de moyens (économiques), où les fins mêmes (l'épanouissement intégral de l'homme) sont subordonnées à ce qui ne devrait être qu'un moyen (la prospérité économique). Remarquons toutefois que cette caractéristique de la société actuelle n'est pas propre au « capitalisme », mais plutôt à l'« [idéologie économique](#) » au sens de Louis Dumont. Toutes les réalités, matérielles aussi bien que spirituelles, deviennent des fonctions de l'économie.

- **Le fonctionnalisme, défaut essentiel de l'existence capitaliste**

Ce fonctionnalisme est précisément, selon Arnsperger, le défaut essentiel de l'« existence capitaliste ». Il existe pour l'homme deux types de « moyens » pour atteindre son accomplissement : les *moyens matériels*, comme la nourriture, l'argent, les outils techniques, permettent à l'homme d'optimiser les conditions de sa vie matérielle (santé, richesse, confort, etc.) ; les *moyens spirituels*, comme le mythe, la tradition religieuse, la

pensée philosophique, permettent à l'homme de donner un sens à son existence parmi les autres, et d'affronter sereinement sa « double finitude ». Or le capitalisme fait jouer aux moyens matériels (l'argent, le confort, la consommation *ad nauseam*, la prospérité économique etc. ) le rôle de moyens spirituels : « *La société capitaliste égalitaire (...) fait comme si les moyens matériels pouvaient être, en même temps, des moyens symboliques permettant à chacun d'être reconnu par les autres en les dominant ou en éveillant leur jalousie, et des moyens spirituels permettant à chacun d'accepter en profondeur sa finitude existentielle. C'est à cause de cette illusion que la société capitaliste égalitaire, même si elle respecte in abstracto notre idéal d'égalité, n'est pas capable de passer du modèle à la réalisation.* »

Sur le plan du principe, il faut donc encourager tout ce qui permettra de *redifférencier les moyens spirituels par rapport aux moyens matériels*, c'est-à-dire d'abandonner l'illusion que la richesse matérielle est un moyen de sécurité existentielle. Si chacun de nous espère utiliser sa richesse matérielle pour colmater individuellement ses brèches existentielles, nous serons propulsés collectivement dans une dynamique sans fin d'expansion, et par conséquent de renforcement des mécanismes qui nous angoissent au plan individuel ; la concurrence, la comparaison avec autrui, le désir sans cesse attisé par la consommation, voire la pollution et la généralisation des « effets externes » indésirables d'une activité matérielle devenue folle...

Contre ce système capitaliste, Arnsperger met en avant quatre notions fondamentales : finitude partagée – renoncement – dépendance – sollicitude, seuls piliers qui, selon lui, peuvent permettre la construction d'une société équilibrée.

### **3. Rupture de transmission**

Ce fonctionnalisme de la société occidentale, caractérisé par une profonde perte de repères sur le plan spirituel, est en lien très étroit avec la rupture de la transmission : l'analyse en profondeur de ce lien a été l'un des premiers jalons de notre cycle 2014. Nous vous renvoyons à [ce texte](#), qu'il faudrait citer ici dans son intégralité.

Le lien (*religio*) de la transmission ayant été rompu aussi bien au plan vertical (transmission intergénérationnelle et ancrage dans le sacré) qu'au plan horizontal (lien social), l'homme ne se reçoit plus mais il se fait, il est le produit de sa volonté propre. Cette dimension auto-poïétique de notre modernité s'exprime dans la constante volonté de transformation de soi et de la nature qui anime aussi bien l'économie (la croissance) que les NBIC (l'homme-augmenté). Elle culmine dans le projet transhumaniste, où l'homme devient littéralement son propre produit, et n'a d'autre référence que sa propre volonté, d'autre limite que son propre désir d'illimitation. Ce qu'on appelle la « crise écologique » n'est donc pas un problème isolé, mais fait partie intégrante d'un immense archipel dont l'unité réside dans le projet de transformation/augmentation de soi-même, donc de la nature qui est constitutive de ce « soi-même ». A un système de problèmes étroitement noués les uns aux autres, on ne saurait répondre par une mesure technique isolée. La suite de ce travail tentera d'esquisser le réseau des solutions à imaginer.

**.III.****Réinventer demain**

*« Les problèmes significatifs que nous avons à résoudre, ne peuvent pas l'être en restant au même niveau de pensée qui était celui dans lequel ils ont été posés. » Albert Einstein*

Face à cet immense défi, quelles solutions envisager ? Le diagnostic développé ci-dessus a permis de dégager de multiples niveaux : la crise écologique ne touche pas seulement les moyens de production de l'homme et les structures économiques en tant que telles, mais l'ensemble du mode d'existence de l'homme. Transmettre un monde habitable aux générations futures demande donc de notre part un gigantesque effort de renouvellement, sur tous les plans.

**RAPPEL : L'illusion des « énergies vertes »**

Certains lecteurs seront sans doute déjà au fait de ces problématiques, mais il semble utile de le rappeler ici : attention aux fausses solutions ! Au premier rang desquelles les très publicitaires et très consensuelles « énergies vertes » et autres « énergies renouvelables ». Comme le rappelle [cet article](#), ces énergies ne sont pas neutres d'un point de vue écologique – l'impact CO<sup>2</sup> n'étant pas le seul paramètre à prendre en compte pour évaluer la « propreté » et le caractère « durable » d'une technique de production énergétique. L'éolienne en particulier s'avère même être impliquée dans un véritable [désastre environnemental](#)...

Poussons la réflexion un peu plus loin : les « énergies vertes » ne sont, structurellement, que des dérivés des industries pétrochimiques, et reposent sur la même infrastructure économique, culturelle et idéologique. Autrement dit : on met encore et toujours des pansements sur une jambe de bois... Or la question est bien de savoir quel rôle nous voulons jouer : entendons-nous prodiguer des soins palliatifs à notre planète malade et à nos sociétés en phase terminale, ou voulons-nous être les sage-femmes qui contribuerons à l'émergence d'un monde nouveau ?

**1. L'art d'habiter notre monde**

Sur le plan pratique, toutes les solutions « écologiques » concrètes sont inventées : de nombreuses associations pratiquent déjà l'habitat écologique et solidaire ; les AMAP fleurissent un peu partout pour promouvoir une agriculture locale à visage humain ; des groupes de réflexion inventent de nouveaux modèles économiques – comme l'« [économie circulaire](#) », parrainée par Coline Serrault ; les initiatives se multiplient pour sauvegarder la diversité semencière : Kokopelli, Troc des graines, la [Maison de la Semence](#) d'Agrobio au Périgord ; les mécanismes du recyclage sont parfaitement connus, et nous avons même inventé le « plastique » biodégradable à base d'algues ; nous connaissons la biodynamie et les thérapies naturelles, et [réduire notre quantité de déchets quotidiens](#) ne demande, somme toute, que de la volonté et de l'organisation. Nous savons déjà tout faire, ou peu s'en faut : il ne manque qu'une synergie d'ensemble, une sorte de gigantesque révolution sociale qui permettrait de fédérer et dynamiser tous ces efforts. Mais ces solutions toutes trouvées ne seront que des expédients pratiques sans impact véritable si elles ne s'accompagnent pas d'un renouvellement d'ensemble de la vie en communauté à même de réconcilier écologie et économie.

Ces deux mots partagent la même racine grecque : l'*oikos*, le foyer ou la maisonnée. L'*oikos*, c'est tout à la fois le lieu de la production économique, l'espace où s'organisent les relations sociales primaires au sein de la communauté naturelle pré-politique, et où grandissent les adultes de demain. L'économie, c'est l'art de gérer les ressources nécessaires à la maisonnée humaine et, par extension, à l'ensemble de la société comme famille de familles ; l'écologie, c'est l'art d'habiter le monde, qui est notre Maison, et dont nous ne sommes que les hôtes éphémères. Or, dans une maisonnée, on n'est jamais un individu isolé, livré à soi-même et à sa rationalité privée – on y est d'emblée père ou mère, fils ou fille, frère ou sœur, oncle, cousine ou grand-mère : l'homme de l'*oikos* est un « nœud de relations », pour reprendre une expression chère à Antoine de Saint-Exupéry. Dans la maisonnée, les choses mêmes – les murs de la maison protégeant le feu qui y brûle, le champ où pousse le blé, le soc de la charrue, les fleurs du jardin, la guitare posée au salon ou les livres de la bibliothèque – ne sont pas des objets inertes, elles participent à la vie de la famille, à l'ancrage de l'homme dans son sol, à son ouverture au monde. La révolution écologique véritable, c'est réinventer un monde où hommes et choses coexisteraient dans une unité organique, où tout individu pourrait trouver son sens et son épanouissement au sein de la communauté, où les choses du monde et les êtres vivants qui le peuplent ne seraient pas que des ressources à consommer, mais porteraient en eux-mêmes leur sens. La fin de la vie sociale n'y serait pas l'accumulation d'une « richesse » abstraite et illusoire, mais l'épanouissement de l'être – celui de l'homme aussi bien que celui de la nature.

Ce n'est pas le lieu ici de discuter des mérites comparés des différentes « alternatives » que l'on invente pour contrer les dérives du système économique actuel – le terme binaire d'alternative étant, soit dit en passant, fondamentalement inadéquat pour notre propos. Je prendrai simplement un exemple, qui manifeste précisément l'importance d'une approche globale des problématiques écologiques : celui de l'agroécologie qui, dans sa version la plus authentique, conjugue respect de la terre et souci de la communauté humaine.

## **2. Agriculture et lien social**

Dans le monde de l'écologie, les modèles agricoles alternatifs sont nombreux : agriculture écologique ou *sustainable agriculture*, agriculture biologique, agriculture biodynamique, permaculture, agroforesterie, etc. Des deux premiers modèles cités, il y a peu à attendre, dans la mesure où leur succès est dû au fait qu'il s'agit de techniques agricoles dont l'organisation productive est très proche de l'agriculture conventionnelle, surtout pour ce qui est de leur degré de spécialisation, et du paradigme productiviste en vigueur. C'est sur un autre modèle que je voudrais attirer l'attention : celui de l'agroécologie qui, dans sa version originelle, semble riche de promesses. La réforme des modes de culture et de production s'y accompagne d'un effort global pour repenser la vie en société.

### **Qu'est-ce que l'agroécologie ?**

Le concept d'agroécologie a le vent en poupe : il est très employé par le gouvernement, qui l'affiche comme une de ses priorités. Mais qu'est-ce qui se cache sous ce nouveau concept ? Sur le site de *Terre et humanisme*, créé autour de Pierre Rabhi, on peut lire :

« Ayant pour objet la relation harmonieuse entre l'humain et la nature, l'agroécologie est à la fois une éthique de vie et une pratique agricole.

Elle considère le respect de la terre nourricière et la souveraineté alimentaire des populations sur leurs territoires comme les bases essentielles à toute société équilibrée et durable.

*Approche globale, elle inspire toutes les sphères de l'organisation sociale : agriculture, éducation, santé, économie, aménagement du territoire... Adaptable à tous les biotopes, au Nord comme au Sud, et accessible à tous, l'agroécologie présente des avantages à tous les niveaux* », écologiques, économiques, sociaux et sanitaires, avec un accent particulier mis sur le renouvellement du tissu social à l'échelle locale.

Mais dans les faits, ce terme recouvre plusieurs réalités assez différentes que nous allons explorer rapidement.

- **L'agroécologie scientifique**

Le terme d' « agroécologie » a été utilisé pour la première fois par l'agronome Basil Bensen, en 1928. L'agroécologie scientifique est alors définie comme l'application de l'écologie à l'agriculture. Cette discipline se développe véritablement à partir des années 1970 grâce aux travaux de scientifiques américains travaillant dans des projets de développement en Amérique latine. Ils utilisent des approches croisant différentes disciplines scientifiques : l'agronomie, l'écologie, l'entomologie, l'ethnobotanique. Le livre de Miguel Altieri, *Agroecology : The scientific basis of alternative agriculture*, publié en 1987, témoigne de cette réaction universitaire au modèle agricole dominant.

- **Le mouvement social brésilien**

C'est au Brésil que cette nouvelle forme d'agriculture a trouvé un terrain d'expérimentation privilégié, profitant d'une forte vague de contestation paysanne : le Mouvement des Sans Terre, militant à partir des années 1970 pour la sauvegarde de l'agriculture familiale et du mode de vie paysan, forma le terreau idéal pour la mise en œuvre de ce nouveau mode d'agriculture. Ce mouvement de contestation a connu une extraordinaire ampleur, et même un début de consécration institutionnelle – ce qui n'est pas sans poser problème à un mouvement né dans la contestation.

L'exemple de [Jean-Marc Van der Weid](#), ancien militant de l'extrême-gauche maoïste converti à la cause agroécologique au contact des petits paysans de Rio, illustre bien la nature de cette initiative qui, loin d'être née de la mode « écolo », prend sa source dans des problématiques sociales bien concrètes. Le passage à l'agro-écologie permet, selon Jean-Marc Van der Weid, des rendements agricoles jusqu'à cinq fois supérieurs aux méthodes traditionnelles (en zone tropicale) et deux à trois fois plus importants, en moyenne, que l'agriculture conventionnelle. Et ce, sans recourir aux pesticides ni aux engrais chimiques. Dans le Nordeste, les paysans qui ont accepté de se lancer dans l'aventure ont ainsi quadruplé leur production de haricots noirs. Dans le Sud, les producteurs de maïs aidés par l'AS-PTA font un peu mieux en moyenne que l'agriculture conventionnelle. Une nouvelle méthode expérimentée à Madagascar promettrait des « résultats spectaculaires » pour le riz.

De nombreuses expériences montrent en outre une forte implication des femmes dans la mise en œuvre de l'agroécologie – en [Equateur](#), elles sont les actrices principales de la « révolution agroécologique », ainsi que l'impact positif des pratiques agroécologiques sur leurs conditions de vie, en particulier pour les [femmes des quartiers populaires](#). Le renouvellement des formes d'agriculture va de pair avec un renforcement de la vie sociale locale, et favorise la prise en main par les femmes de leur propre destin économique et de celui de leurs familles.

L'agroécologie semble donc, par la globalité de son approche à la fois écologique, économique et sociale, être un élément de réponse satisfaisant au moins pour le domaine agricole. Toutefois, la façon dont le gouvernement socialiste en France reprend les slogans

agroécologiques est souvent bien loin de cette impulsion originaire issue d'Amérique latine.

- **La mise en œuvre en France**

Le Sommet de la Terre à Rio de Janeiro en 1992 marque une étape décisive pour la mise en œuvre politique de l'agroécologie, qui entre alors dans une dynamique de proposition. Elle est alors définie comme l'application des concepts et des principes de l'écologie à l'étude, la conception et la gestion d'agroécosystèmes durables – notons tout de suite le caractère restrictif de cette définition par rapport aux expériences latino-américaines.

A partir des années 2000, l'opinion publique s'empare de plus en plus des problématiques liées à l'agriculture et à l'alimentation : les citoyens s'interrogent sur la gestion des biens communs (eau, terre...) et sur la protection des ressources. Dans ce contexte, il y a encore un élargissement du champs de l'agroécologie. Elle devient l'étude, la conception et la gestion de systèmes alimentaires durables.

En France, Olivier de Schutter, juriste belge et professeur de droit international à l'Université catholique de Louvain, devenu en mai 2008 rapporteur spécial pour le droit à l'alimentation du Conseil des droits de l'homme à l'ONU, a présenté un rapport sur l'agro-écologie, le 8 mars 2011 devant le Conseil permanent des droits de l'homme de l'ONU, à Genève. Dans ce texte, qui fut largement commenté, le rapporteur des Nations Unies pour le droit à l'alimentation dressait un bilan sévère du modèle agro-industriel et appelait à « changer de cap » en promouvant « l'agro-écologie partout où cela est possible ». On peut considérer cette intervention d'Olivier de Schutter comme l'impulsion première pour la mise en œuvre politique de l'agroécologie en France.

Depuis les années 2000 a été lancé en France un Plan d'Action Global « Agro-Écologie », regroupant les efforts du Ministère des Affaires Etrangères, de l'Agence Française de Développement, du CIRAD, du Fonds Français pour l'Environnement Mondial. L'objectif principal de ce plan est de mettre au point les modes de transfert et de développement des techniques agro-écologiques dans quelques pays où intervient l'aide française, la démarche coordonnée des partenaires français favorisant les synergies et la capitalisation des expériences. L'INRA a quant à elle inscrit l'agro-écologie comme l'une des deux disciplines émergentes dans ses orientations 2010-2020.

De nombreuses déclarations de bonnes intentions ont été émises par le gouvernement français, et le ministère de l'Agriculture a déclaré vouloir mettre en place un plan ambitieux pour que les agriculteurs français adoptent les méthodes agroécologiques. Mais de nombreuses critiques dénoncent un simple « verdissement de l'économie », qui laisse intacts les paradigmes fondamentaux à l'origine de la crise écologique. En effet, les documents officiels concernant l'agroécologie sont centrés sur les aspects techniques, et mettent l'accent sur la valeur de productivité des méthodes agroécologiques. Le « projet agroécologique » entend promouvoir des « **agricultures doublement performantes** », à même de conjuguer compétitivité et respect de l'environnement. L'agroécologie dans le langage du gouvernement ne semble donc rien signifier de plus qu'une agriculture écologique et productive. La notion perd ainsi l'essentiel de son originalité et de sa richesse initiale, dénaturée à force d'être élargie – le rapport de Marion Guillou pour Stéphane le Foll n'est qu'une étude comparée des différentes méthodes d'agriculture écologique, suivie de recommandations diverses qui prétendent réconcilier la chèvre et le chou, sans aucune remise en question des paradigmes de la croissance et de la compétitivité. Il s'agit notamment d'augmenter les rendements et d'intensifier la production à l'hectare pour répondre à la croissance démographique.

L'agroécologie de bon ton au gouvernement est donc une technique agricole, qui n'a aucune prétention à la mise en œuvre d'un modèle social alternatif. A ce titre, l'usage du terme agroécologie dans le [projet de loi d'avenir Alimentation-agriculture-forêt](#) fut emblématique.

Toutefois, les institutions publiques ne sont pas les seules à s'intéresser à l'agroécologie en France. On trouve notamment des structures dynamiques autour de Pierre Rabhi, qui a été parmi les premiers à importer ce concept en France. Pierre Rabhi n'étant pas un théoricien, mais un homme de terrain, la meilleure façon de comprendre sa démarche est d'observer les réalisations concrètes qu'elle a fait naître. En France, deux exemples très différents peuvent illustrer sa démarche : la Ferme de la Bouzigue, qui allie les préoccupations agricoles à un intérêt très marqué pour l'intergénérationnel et le renouvellement des modèles éducatifs, et le Monastère de Solan, où les moniales orthodoxes ont choisi de mettre un accent particulier sur le caractère cosmique de la spiritualité chrétienne. Mais c'est hors de nos frontières que l'on peut trouver les projets les plus ambitieux, comme en Roumanie, où l'Eglise locale se montre très intéressée par la promotion des pratiques agroécologiques.

- **Les monastères de Roumanie**

Le projet roumain, réalisé en partenariat avec l'association *Pamant si Umanism Romania (Terre & Humanisme Roumanie)*, a pour objectif de convertir à l'agroécologie **quelques 500 monastères roumains**. Suite au succès de l'aménagement des terres du [Monastère de Solan](#) dans le sud de la France, Pierre Rabhi a été sollicité par le [Patriarcat Roumain](#) en 2007 pour y développer un vaste projet agroécologique sur les 500 monastères existants. Le Patriarcat Roumain est une institution dans laquelle la population roumaine a confiance - le projet agroécologique disposant d'une grande crédibilité auprès des Roumains. Dans la poursuite de cet objectif, la Fondation Pierre Rabhi soutient deux projets qui constitueront des sites exemplaires et reproductibles :

- **L'aménagement en agroécologie des 2,9 ha de terre d'un jardin abritant un Centre Social pour enfants en difficulté**, dans une région proche de la frontière de la Moldavie. Ce projet se développe selon plusieurs axes très complémentaires : l'expérimentation d'un modèle reproductible d'autonomie alimentaire ; la sensibilisation, la prise de conscience et l'éducation des enfants ; la culture de produits locaux diversifiés pour la cantine du Centre Social ; création d'une AMAP ; la conservation de la diversité biologique, etc.
- **Le déploiement de l'agroécologie sur les 60 ha du Monastère de Pasarea**, proche de Bucarest : à destination des 150 moniales, des 40 personnes âgées du centre social et des 100 filles du lycée abrités par le monastère, ce projet vise l'autonomie alimentaire du site, suivie de la transmission des savoirs et savoir-faire acquis auprès des populations paysannes proches, ainsi que d'autres monastères roumains.

Ce vaste chantier est particulièrement intéressant, une fois encore, par la globalité de son approche qui allie le souci proprement écologique à des enjeux sociaux et éducatifs, le tout fondé sur la spiritualité particulière au christianisme orthodoxe, qui a su conserver mieux que le catholicisme occidental le caractère cosmique propre à la religion des premiers pères de l'Eglise. Cette dernière dimension est essentielle, dans la mesure où nulle « révolution écologique » véritable ne saurait advenir sans un véritable cheminement de conversion intérieure. L'écologie extérieure est importante mais ne suffit pas, elle reste

sur un plan d'horizontalité, sur le plan du faire, de l'ego qui cherche la solution à une impasse créée par sa propre inflation. Comme le disait Einstein, « Les problèmes significatifs que nous avons à résoudre, ne peuvent pas l'être en restant au même niveau de pensée qui était celui dans lequel ils ont été posés. » Pour être libres d'inventer de nouveaux modes de vie en société, il faut penser hors-système. Ce qui suppose en premier lieu une profonde transformation intérieure.

### 3. Une révolution intérieure

Cette révolution intérieure nécessaire au renouvellement de nos sociétés demande en particulier de retrouver l'unité de notre être, et passe peut-être par la revalorisation de la part féminine de l'existence humaine – Michel-Maxime Egger parle de « retrouver le féminin de l'être ».

- **Retrouver l'unité de l'être.**

Il est assez étonnant de remarquer que, malgré tout ce que nous « savons » de la crise écologique et de l'impact de l'économie occidentale sur la nature, cela n'entraîne pourtant que très rarement de véritables prises de conscience, débouchant sur une réforme de nos modes de vie. Ce qui nous empêche d'agir, selon M.-M. Egger, c'est que les informations restent au cerveau : nous savons, mais ne croyons pas à ce que nous savons parce que notre raison est si cloisonnée que les informations de notre cerveau n'atteignent pas notre cœur. Or toute conversion ne saurait venir que du cœur, centre de la personne. Et l'auteur souligne l'importance de la poésie et de la méditation pour retrouver une véritable intériorité, contre « l'aplatissement capitaliste de nos univers intérieurs » (Arnsperger, dans *Ethique de l'existence post-capitaliste*, op. cit. p. 17).

Si la raison a un fonctionnement essentiellement dualiste et objectivant, progressant par oppositions et différenciations, le cœur représente au contraire le siège de l'intériorité et de l'unité. Il est intéressant de rappeler ici combien le cœur a été associé à la féminité, qui, selon Edith Stein, se caractérise en particulier par la globalité d'une approche qui saisit les interconnexions entre les choses et les êtres, et par l'attention à tout ce qui est vivant et personnel. Cette double caractéristique est essentielle pour notre problématique. C'est cette approche « féminine » qu'il faut revaloriser si nous voulons remédier aux tendances excessivement dualistes de la culture occidentale que nous avons relevées dans la deuxième partie de ce travail, et réunir à nouveau ce qui a été artificiellement séparé – l'intérieur et l'extérieur, l'esprit et la matière, le fait et la valeur, l'individu et la communauté, l'homme et la femme...

La réceptivité, autre qualité féminine, est le commencement de l'intériorité. La développer est essentiel pour retrouver cette unité intérieure sans laquelle rien de profond ni de grand ne peut sortir de l'homme. La réceptivité n'est pas une passivité : elle est une ouverture active et attentive du cœur qui permet d'accueillir et de garder en soi-même une parole, un geste, un être, une émotion, une personne, de laisser être pleinement en soi-même ce que l'on a reçu, de l'intérioriser et de le faire sien. Ce n'est qu'en développant et en cultivant cette réceptivité active devant les richesses de la nature qui nous a été donnée, que nous pourrions accéder à une véritable connaissance de cette dernière, connaissance qui ne sera pas simplement le fait de l'intellect rationnel et calculateur, mais encore de l'esprit et du cœur. C'est cette connaissance au sens plénier du terme qui nous permettra non seulement d'adopter une attitude juste vis-à-vis de la nature, mais encore de retrouver le sens de notre propre enracinement dans le cosmos, et de respecter en nous-mêmes la nature qui nous précède.

Retrouver l'unité de notre être suppose ainsi de développer et de préserver tout ce qui contribue à faire de nous des êtres enracinés, non seulement au sens d'un contact charnel et vivant avec la Terre, mais également au sens culturel – je pense ici à *L'Enracinement* de Simone Weil. Car l'homme ne se nourrit pas seulement de pain, mais encore de la tradition humaine, culturelle, artistique, spirituelle qui lui a été transmise. L'homme ne peut en effet tenir sa juste place dans l'équilibre du cosmos et retrouver le sens de ce qu'il est, sans jouer sa propre part de la grande partition de l'univers – il est *zoon politikon*, ou encore *zoon logon ekhon*, selon Aristote (animal politique, animal doué de parole). Par sa culture (culture du sol comme de l'esprit), l'homme valorise, développe et porte à leur plus haut point les potentialités de la nature – en y construisant sa demeure, il l'adoucit et la rend accueillante à la fragilité de l'homme ; par la technique, il en tire le meilleur pour lui-même, pour ses pairs, et pour la nature elle-même dont il est le gardien. Il en découvre le sens par son intellect, il en révèle par l'art la beauté et les profondeurs insondables, en son cœur il en contemple et médite le mystère. Ceci n'est pas l'œuvre de l'individu, impuissant dans sa solitude à développer l'ombre d'un langage – c'est l'œuvre de la communauté dans laquelle s'inscrit l'homme dès sa naissance, communauté unique qui recèle une manière d'habiter et de penser le monde à nulle autre pareille. On ne peut ainsi prétendre à une écologie véritable, intégrale, sans respecter la diversité et l'intégrité des peuples et de leurs cultures, essentielles à l'épanouissement de l'animal humain, essentielles à la révélation plénière des richesses inscrites dans la nature.

Cet enracinement dans la nature et la culture qui nous précèdent forge l'identité de l'homme, fondement de sa liberté. Seule une conscience profonde de notre propre identité fait de nous des êtres capables de choix personnels et politiques radicaux. Dans la « société liquide » (Sigmund Baumann) dans laquelle nous vivons, société sans repères, le système de consommation devient un moyen de construire une identité qui n'est plus transmise, identité fragile et précaire dictée par le conformisme grégaire. Une transformation radicale de nos modes de consommations et de vie en société est littéralement *impensable* dans ces conditions, puisqu'elle remettrait en question cette identité factice dans laquelle se réfugient les individus. C'est la célèbre formule de George Bush Père au sommet de Rio de 1992 : « Le mode de vie américain n'est pas négociable ».

- **Développer une philosophie véritablement sapientielle**

Si la culture doit pouvoir donner à l'homme une identité, une assise humaine et spirituelle suffisante pour réaliser et ne serait-ce qu'envisager le changement radical dont nous avons besoin, elle doit proposer à l'homme une philosophie véritablement *sapientielle*, à même de nourrir son esprit et son cœur et de donner des pistes de réponses à ses questionnements les plus fondamentaux.

Plus que jamais, l'homme européen a besoin d'une authentique *sagesse* qui unifie les champs éclatés de son savoir et remédie à la *crise de la rationalité occidentale* décrite dans la deuxième partie de ce travail. Plus que jamais, il a besoin d'une sagesse qui donne du sens à son existence individuelle et collective, et permette de fonder une vie en société équilibrée et ordonnée, « authentique » au sens de Christian Arnsperger (voir plus haut, partie II, « Une crise existentielle »).

Une sagesse authentique implique la reconnaissance de toutes les dimensions de l'existence humaine, y compris et surtout celles que notre société actuelle refuse obstinément de prendre en compte : le transcendant, le religieux, le sacré. Tous les écologistes cohérents aboutissent tôt ou tard à la reconnaissance d'une forme de sacralité, quand ce n'est pas cette conscience qui motive leur engagement militant. Christian Arnsperger, Pierre Rabhi, Michel-Maxime Egger sont des exemples parmi tant d'autres. La reconnaissance de valeurs suprêmes d'ordre spirituel, de limites sacrées à ne pas

transgresser, sont le seul remède valable au fonctionnalisme de notre société, et à la fuite en avant de la techno-science. Je pense ici au mythe d'Erysichthon... Nous avons abattu bien des arbres sacrés au nom de la Croissance – le sein maternel est peut-être le dernier d'entre eux. L'utérus artificiel signera le dernier acte de notre démence – il nous appartient de résister pour préserver ce qu'il nous reste encore d'authentiquement humain.

#### **4. Eduquer à la liberté : la femme, levier du changement**

On ne soulignera jamais assez à quel point le rôle des femmes, mères et éducatrices de la génération montante, est essentiel dans le combat que nous avons à mener. Car le changement ne s'opèrera pas à coups de grandes déclarations politiques, il ne se fera pas du jour au lendemain comme un coup d'Etat. Il ne s'agit pas d'une révolution idéologique : il s'agit de faire naître le monde de demain. Et ce n'est pas ici une métaphore : faire naître le monde de demain, c'est, très concrètement, donner le jour aux enfants qui seront le monde de demain, leur transmettre les habitudes de vie, les clés, les outils pratiques et intellectuels qui leur permettront de bâtir une société plus juste et plus respectueuse de la nature aussi bien que de l'homme, de vivre libres enfin. Ce n'est pas un hasard si la plupart des ONG humanitaires se servent des femmes comme levier du changement social : toucher les femmes, c'est agir au cœur des foyers – c'est rayonner à partir du centre vivant vers la société entière.

Changer nos modes de vie, c'est d'abord, concrètement et humblement, façonner les jeunes générations à travers les gestes quotidiens – privilégier les produits bruts et la cuisine faite maison, cultiver un potager, refuser les achats inutiles, limiter la production de déchets, bannir les produits ménagers toxiques, connaître les plantes et les aliments qui guérissent, entretenir une bibliothèque riche et instructive, découvrir la nature en famille, inventer ses propres vêtements, apprendre à faire des choses de ses mains... la liste est inépuisable. Ce sont ces habitudes de vie qui, transmises dès le plus jeune âge à l'intérieur du foyer, rendra la génération nouvelle capable d'aller plus loin encore que la génération des parents, parce qu'elle sera pleinement à l'aise avec un mode de vie qui lui semblera tout naturel, fût-il acquis de haute lutte une génération plus tôt.

Si humbles que soient ces gestes, l'éducation des adultes de demain demande pourtant une véritable audace aux parents d'aujourd'hui : voulons-nous continuer à éduquer nos enfants selon [les standards éducatifs hérités des Lumières](#), forgés en fonction des besoins de la société industrielle ? Ou voulons-nous développer le potentiel unique qui est en chacun d'eux, conscients que nous ne savons pas à quoi ressemblera le monde de demain, et que notre mission la plus précieuse est de faire d'eux des êtres libres et autonomes, capables de poser de véritables choix à la mesure des défis qui seront les leurs ? Les mères du XXI<sup>e</sup> siècle doivent avoir l'audace de choisir l'éducation qui fera les hommes libres de demain.

Notre rôle de femmes est fondamental enfin dans la construction de l'identité profonde de nos fils et de nos filles : ce sont d'abord les femmes qui, au sein de la famille, façonnent la sensibilité morale de la nouvelle génération – Orwell le remarquait déjà lorsqu'il évoquait l'importance de la *common decency* dans le cadre de la vie sociale. Ce sont elles qui, de façon privilégiée, transmettent à leurs enfants le sens du sacré et de l'intériorité. Ce sont elles enfin qui tissent les liens sociaux les plus fondamentaux sur lesquels s'appuiera l'adulte de demain, qui soutiendront sa mémoire et son identité.

Il est urgent de nous émanciper du féminisme conventionnel, qui perçoit le foyer comme un lieu de relégation hors de la société, le soin de la vie quotidienne comme un déshonneur, l'éducation comme une fonction étatique, la religion comme une aberration patriarcale, l'identité comme une entrave à la liberté, la réussite professionnelle comme

seul horizon de la liberté des femmes, et j'en passe. Il est urgent de nous réapproprier le cœur de notre féminité : elle est notre droit inaliénable, notre levier le plus puissant pour transformer ce monde. Notre féminité est une arme !